Historique du 144e régiment d'infanterie 1813-1814 extrait de l'historique du 144e de ligne pages 40 à 101- pages 115 à 126 – Petite bibliothèque de l'armée française – Auteur : Quevillon Fernand - Editeur : Charles-Lavauzelle (Paris et Limoges) – 1906 – Sources : gallica.bnf.fr/BnF

144e REGIMENT D'INFANTERIE

1813-1814

———

FORMATION DU REGIMENT

Le numéro 144 ne reparut dans l'armée qu'en 1813.

La campagne de 1812 en Russie nous avait coûté des pertes immenses : des régiments d'infanterie françaises qui avaient poussé jusqu'à Moscou la fortune de la grande armée, et dont l'effectif s'élevait au départ à 125 000 hommes, il ne restait plus que 6 ou 7 000 combattants. Désertant nos rangs, la Prusse allait s'allier contre nous à la Russie.
Il fallait sans retard créer une nouvelle armée : les conscrits de 1813, bien qu'à peine arrivés dans les dépôts, furent dirigés sur la portion active des anciens corps ; on appela par anticipation la classe 1814 et on enrégimenta les cohortes.
Avant d'entreprendre la campagne de Russie, **NAPOLEON** avait institué, pour défendre le territoire de l'Empire, une garde nationale, dont le premier ban, composé des hommes des classes de 1807 à 1812 n'ayant pas encore servi, avait été armé et organisé en cohortes d'un millier d'hommes encadrés par d'anciens officiers retraités ou réformés.
Le service dans les cohortes n'était dû qu'à l'intérieur ; mais apprenant les malheurs qui frappaient la France, ces braves gens furent les premiers à demander qu'on les incorporât dans l'armée active : satisfaction fut donnée à leurs patriotiques aspirations, et, dès le commencement de l'année 1813, les 88 cohortes existantes furent mise en marche vers la frontière, pour y être réunies quatre par quatre en vingt-deux régiments d'infanterie, numérotés de 135 à 156.
C'est ainsi que fut formé le 144e, en mars 1813, par la réunion à Mayenne, des 32e, 33e, 34e et 35e cohortes sous les ordres du colonel **BOUDIN**.
Embrigadé avec le 142e, il fut presque aussitôt dirigé sur l'armée qui se concentrait dans la vallée du Main, et affecté à la division **RICARD** du 3e corps, commandé par le brave des braves, l'illustre maréchal **NEY**.
Son effectif, au départ, était de 4 000 hommes, répartis entre quatre bataillons de six compagnies.
Composé d'hommes de 21 à 27 ans, qui n'avaient jamais vu le feu, il est vrai, mais qui avaient neuf mois de présence au corps dans les cohortes, il devait constituer un des meilleurs éléments de la nouvelle armée, formée, en grande majorité, de conscrits de 19 à 20 ans, dont l'instruction militaire était à peine ébauchée, sinon tout à fait nulle, et qu'il fallut, au cours des marches de concentration, initier au chargement de l'arme, aux manœuvres les plus élémentaires.
« Des enfants conduits par des vieillards » disaient dédaigneusement, en parlant d'eux, les souverains alliés contre la France. A défaut d'instruction, ces enfants avaient du cœur : ils n'allaient pas tarder à montrer à nos ennemis ce que peuvent engendrer chez des jeunes soldats le sentiment du devoir, l'esprit de sacrifice et un ardent amour de la Patrie.

———————————

Historique du 144e régiment d'infanterie 1813-1814 extrait de l'historique du 144e de ligne pages 40 à 101- pages 115 à 126 – Petite bibliothèque de l'armée française – Auteur : Quevillon Fernand - Editeur : Charles-Lavauzelle (Paris et Limoges) – 1906 – Sources : gallica.bnf.fr/BnF

CAMPAGNE DE 1813 EN ALLEMAGNE

I. - BATAILLE DE Lützen
2 MAI 1813

Son organisation terminée, l'armée du Main, sous la conduite de l'empereur, était entrée en Saxe où elle avait opéré sa jonction avec l'armée du prince **Eugène** rappelée des bords de l'Elbe.

Déjà les conscrits du maréchal **NEY** avaient reçu le baptême du feu : par deux fois, le 29 avril et le 1er mai, aux environs de Weissenfels, l'avant-garde du corps d'armée avait repoussé victorieusement les charges répétées d'une nombreuse cavalerie russe ; mais le 144e, dont la division s'était trouvée en réserve dans ces deux affaires, n'avait pas encore eu à combattre.

Le 2 mai, il allait se couvrir de gloire.

Ce jour-là, l'empereur se dirigeait avec le gros de ses forces de Mersebourg et de Weissenfels sur Leipzig, ayant laissé le 3e corps au sud de Lützen pour surveiller des rassemblements ennemi signalés sur notre droite.

Vers midi, l'armée des coalisés, qui s'était mise en mouvement dans l'intention de tomber sur le flanc de nos colonnes pendant l'exécution de leur marche, vint donner contre la position du maréchal **NEY**. Elle entreprit de s'en emparer, et le maréchal fut assailli de front par les divisions prussiennes de **BLUCHER**, tandis que la cavalerie russe de **WINTZINGERODE** tentait de le tourner par sa droite où elle allait se heurter au 6e corps accouru de ce côté en soutien du 3e.

La position du maréchal **NEY** comprenait un ensemble de cinq villages, jalonnant trois lignes successives de résistance et où il avait disposé quatre de ses divisions, la 5e, celle du général **RICARD**, dont faisait partie le 144e, demeurant en réserve près de Lützen.

Une lutte violente s'engagea autour de ces villages : Gross-Goerschen, le plus avancé d'entre eux, dut être abandonné. Rahna et Klein-Goerschen, sur la deuxième ligne, furent pris à leur tour, puis réoccupés à la suite d'un vigoureux retour offensif ; enfin, vers 4 heures, la garde prussienne étant venue renforcer les troupes de **BLUCHER**, nos jeunes soldats en furent de nouveau délogés et l'assaillant pénétra jusque dans Kaya, le dernier point d'appui de notre position.

C'était la brèche faite aux lignes du 3e corps. Mais la division **RICARD** arrivait, pleine d'ardeur, impatiente de se mesurer enfin avec l'ennemi : l'honneur lui était réservé de ressaisir la victoire !

L'empereur, qui était accouru sur le champ de bataille au premier bruit du canon, ordonne au général Lobau, son aide-de-camp, de se mettre à la tête de cette division et de reprendre Kaya. Dans un superbe élan, le 144e, avec tous les régiments du général **RICARD**, se porte en avant au pas de charge, insouciant de la mitraille qui fait rage autour de lui : le village est abordé à la baïonnette, on y pénètre, on le traverse, et, en quelques instants, la garde prussienne est refoulée en désordre jusque dans Rhana et Klein-Goerschen.

L'héroïque intervention de la division **RICARD** a permis au maréchal **NEY** de rallier ses autres divisions, un moment désemparées. Il les ramène au combat, et, sur tout le front du 3e corps, la lutte recommence avec une effroyable intensité : en vain, les troupes de **BLUCHER**, dont le nombre grossit par l'arrivée des Russes, tentent efforts sur efforts pour reconquérir Kaya. On se fusille, on se mitraille presque à bout portant ; nos braves régiments ne se laissent pas entamer.

Le 144e, dans cette phase de la bataille se fait remarquer par son impétueuse ardeur : la compagnie du capitaine **TARISSAN**, apercevant une colonne russe en marche sur Kaya, se jette sur elle à la baïonnette, la culbute et lui fait 200 prisonniers. Le capitaine **TARISSAN** fut décoré par l'empereur sur le champ de bataille.

Cependant, vers six heures du soir, **BLUCHER** tente un dernier effort, et lance contre le village deux divisions toutes fraîches : épuisés dans une lutte déjà longue, décimés par le feu, nos vaillants soldats sont obligé de céder. Kaya est de nouveau perdu. Mais à peine l'assaillant vient-il d'en déboucher qu'il est vivement ramené : la jeune garde, rappelée en toute hâte des environs de Leipzig, s'avance en colonnes d'attaque ; elle rallie en chemin le 144e, avec quelques autres fractions du 3e corps, et, renouvelant la belle manœuvre exécutée quelques heures avant par la division **RICARD**, elle se jette sur Kaya, que nous reprenons encore une fois.
Vainement, **BLUCHER** charge lui-même en tête de sa cavalerie pour essayer de rétablir le combat : les coalisés, refoulés pêle-mêle dans Klein-Goerschen et Rahna, sont débordés à droite et à gauche par les corps français de **MACDONALD** et de **BERTRAND** qui viennent de déboucher dans leurs flancs. Ils renoncent à nous disputer plus longtemps la victoire et se mettent en retraite définitivement.
Telle fut cette bataille de Lützen, où de jeunes soldats – les plus anciens ne comptaient pas un an de service – avaient eu raison des vieilles troupes de la coalition.
Le 144e y avait fait preuve d'un entrain superbe, d'un admirable dévouement : avec le colonel **BOUDIN**, atteint de deux blessures, 19 de ses officiers et près d'un millier d'hommes étaient tombés au champ d'honneur. Il dut refondre ses unités pour ne plus former que trois bataillons. Une large part lui revenait dans cet hommage que l'empereur voulut rendre à l'impétueuse ardeur de nos régiments « Il y a vingt ans que je commande les armées françaises, dit-il à ses généraux le soir de la bataille ; je n'ai pas encore vu autant de bravoure et de dévouement ! » Et le lendemain, dans une proclamation adressée aux soldats eux-mêmes, il s'écria : « Soldats ! Je suis content de vous ! Vous avez rempli mon attente. Vous avez suppléé à tout par votre bonne volonté et par votre bravoure. »

II. – BATAILLE DE BAUTZEN
20 et 21 mai 1813

Après Lützen, les alliés ont traversé Dresde et son allés se concentrer à Bautzen, vers l'extrémité orientale de la Saxe. L'empereur les a suivis avec le gros de ses forces. Il se dispose à les attaquer de front, pendant que les troupes du maréchal **NEY**, qui avaient été détachées dans la direction de Berlin, reçoivent l'ordre de se rabattre sur le flanc droit et les derrières de la position ennemie.
Cette position, occupée par 100 000 Prussiens et Russes, est formidable. Elle est couverte par la rivière la Sprée, et constituée par une puissante ligne de redoutes, s'appuyant à gauche à des montagnes, flanquée à droite, du côté de Kleint-Bautzen, par des mamelons boisés où **BLUCHER** s'est retranché avec 20 000 hommes.
Arrivé devant Bautzen le 19 mai, **NAPOLEON** juge qu'il ne pourra aborder de front de pareilles défenses. Le 20, il se borne à faire enlever les passages de la Sprée par les corps venus de Dresde et il attend, pour donner l'attaque à la ligne principale, que le maréchal **NEY**, dont les têtes de colonnes ne pourront déboucher que le lendemain, ait fait entendre son canon sur les derrières de **BLUCHER**.
Le 144e, qui appartenait au corps de **NEY**, ne prit donc aucune part à la bataille du 20 ; mais, le 21, nous le voyons, avec les autres régiments de la division **RICARD**, appuyer les attaques des divisions **SOUHAM** et **DELMAS** sur le village de Preititz, que les Prussiens disputent avec acharnement aux troupes du maréchal **NEY**. Cette localité enlevée, il fait face à droite et entame la lutte contre les soldats de **BLUCHER** pour les contenir dans leur position en avant de Klein-Bautzen, pendant que le reste du 3e corps exécute le mouvement tournant ordonné par l'empereur. Enfin, l'ennemi ayant commencé à rétrograder, il s'élance courageusement contre le village de

Purschwitz afin de lui couper la retraite. Un violent combat s'engage alors, auquel prend part la division **RICARD** tout entière. Le village est enlevé ; mais l'on n'a eu affaire qu'à une arrière-garde : **BLUCHER** a compris le danger qui le menaçait ; il s'est dérobé, entraînant dans sa retraite toutes les autres troupes de la coalition.
La victoire n'en est pas moins assurée. Un chef de bataillon tué, trois officiers blessés, de nombreux soldats mis hors de combat attestent la part glorieuse qui en revient au 144e. C'est à juste titre que le nom de Bautzen figure, après celui de Lützen, sur notre Drapeau.

III. – LE 144e EN SILESIE
du 22 mai au 25 août 1813

Battus à Bautzen, les coalisés évacuent la Saxe et se retirent en Silésie où nous les suivons. Mais là un armistice intervient qui arrête la poursuite et suspend les hostilités pendant deux mois et demi.
Durant l'armistice, le 144e est aux environs de Haynau, campé dans des baraques. Quelques renforts lui arrivent qui relèvent son effectif notablement diminué par le feu et la maladie. Il se réorganise, il s'instruit, consacrant régulièrement six ou sept heures chaque jour aux exercices et au tir à la cible, et, bien que, depuis l'entrée en campagne, le prêt n'ai jamais été payé, bien que les distributions ne se fassent que très irrégulièrement, nos soldats font acte de discipline en respectant les ordres sévères donnés par l'empereur pour prévenir le pillage dans un pays qui est riche, mais dont la population, foncièrement hostile, dissimule ses ressources.
Ces pratiques ajoutent aux qualités viriles dont le 144e a fait preuve dans la première partie de la campagne, et il se sent mûr pour de nouveaux efforts, pour de nouvelles victoires.
Malheureusement, l'armistice nous a été fatal. Il a permis à l'Autriche et à la Suède d'entrer dans la coalition, et, à la reprise des hostilités, l'empereur aura contre lui trois armées : l'une en Silésie, sous **BLUCHER**, une autre en Bohême, commandée par **SCHWARTZENBERG**, la troisième enfin aux environs de Berlin sous le prince de Suède, **BERNADOTTE**, un ancien maréchal de France traître à sa patrie. **NAPOLEON** répartit ses forces de manière à faire face à la fois à ces trois armées, et il charge le maréchal **NEY**, avec les 3e, 5e, 6e et 7e corps, de contenir celle de **BLUCHER**.
Ce dernier, d'ailleurs, n'a pas attendu la fin de l'armistice pour reprendre les hostilités. Dès le 15 août, en violation du droit des gens, il a envahi la zone neutre et forcé les troupes de **NEY** à rétrograder jusque derrière le Bober.
A cette nouvelle, l'empereur accourt avec sa garde : le 21, nous reprenons l'offensive ; divers engagements ont lieu, qui obligent **BLUCHER** à reculer à son tour et à se replier sur Jauer au-delà de la Katzbach.
Le 144e ne prit pas une part effective à ces engagements, le 3e corps ne s'étant pas trouvé en première ligne.
Son dévouement, son endurance devaient être réservés pour les jours d'épreuve ; et ils allaient suivre presque immédiatement le départ de l'empereur, rappelé dès le 23 à Dresde où il emmenait le maréchal **NEY**, en même temps que la garde et le 6e corps, laissant au maréchal **MACDONALD** le soin de poursuivre les opérations contre **BLUCHER** avec les 5e, 11e et 3e corps, ce dernier commandé désormais par le général **SOUHAM**.

IV. – BATAILLE DE KATZBACH
26 août 1813

Le 26 août, **MACDONALD**, voulant déloger l'ennemi de la position qu'il occupe à Jauer, livre à **BLUCHER** la bataille de la Katzbach.
Une terrible pluie d'orage, qui devait durer trois jours sans discontinuer, a fait déborder les rivières et rendu les chemins impraticables. Elle retarde la marche des 5e et 11e corps et amène du décousu dans les attaques qu'ils devaient exécuter contre le front de la position, pendant qu'à leur gauche le 3e corps se porterait directement de Liegnitz dans le flanc de l'ennemi. Une de leurs brigades, aventurée seule au-delà du ravin de la Wutten-Neiss, est accablée par des forces supérieures ; à sa gauche, la cavalerie du général **SEBASTIANI** charge vigoureusement pour essayer de la dégager, mais elle est ramenée par une cavalerie plus nombreuse, et, finalement, fantassins et cavaliers sont rejetés dans le ravin où ils tombent pêle-mêle sur la tête de colonne du général **SOUHAM** qui, n'ayant pu, à cause de la hauteur des eaux, franchir la Katzbach devant Liegnitz, s'était rabattu à droite, le long de la Wutten-Neiss, à la recherche d'un passage plus accessible.
Un encombrement épouvantable se produit sur cette partie du champ de bataille, qui provoque la retraite, presque la déroute, de toute l'armée.
Au milieu du désordre général, la division **RICARD**, cependant, conserve toute sa cohésion, tout son sang-froid : le soir de la bataille, tandis que la masse des troupes se presse vers l'un des rares gués de la Katzbach encore accessibles, les régiments de cette brave division, et parmi eux le 144e, guidé par le général **TARAYRE**, chef d'état-major du 3e corps, gravissent les hauteurs qui encaissent la vallée, s'y forment en carrés, et, par leur fière attitude, en imposent à l'ennemi. Malheureusement, leurs fusils ne réussissent guère à arrêter la poursuite, faute de pouvoir faire feu : il ne part pas dix coups par bataillon ! La pluie, le vent, la grêle ne laissent rien distinguer à la moindre distance, et, impuissants contre les éléments déchaînés, nos vaillants soldats doivent renoncer à la lutte pour se replier derrière la Katzbach. Mais, le lendemain, on les retrouve à l'arrière-garde du 3e corps, plus fermes devant l'ennemi que devant le mauvais temps, opposant avec leurs baïonnettes une barrière de fer aux cavaliers russes et prussiens, qu'ils parviennent à contenir. Grâce à eux, le corps de **SOUHAM** peut gagner Bunzlau où le 28, les 5e et 11e corps viennent se rallier à leur tour.
Cependant, à la baisse des eaux, **BLUCHER** met en mouvement son armée tout entière, plus de 80 000 hommes. Nos jeunes troupes harassées ont subi des pertes énormes, les vivres, les munitions mêmes font défaut : **MACDONALD** est obligé d'ordonner la retraite, d'abord sur Goerlitz où le 4 septembre, l'arrivée de l'empereur fait reculer un moment l'ennemi, puis sur Bautzen, enfin jusqu'aux environs de Dresde.
La retraite s'effectue dans la misère et les privations ; mais, au milieu des défaillances qui, nécessairement devaient se produire chez des conscrits peu faits pour les traverses de ce genre, le 144e ne se laisse point abattre, et, tout entier groupé autour de son drapeau, il donne à tous l'exemple d'une énergie morale qui ne se dément pas un seul jour.

V. – BATAILLE DE LEIPZIG
du 16 au 19 octobre 1813

A la fin du mois de septembre, l'armée française était tout entière en Saxe, observant les débouchés de la Bohême au sud de Dresde et tenant le cours moyen de l'Elbe en face des armées ennemies de Silésie et du Nord.

Les coalisés entreprirent de nous tourner à la fois par nos deux ailes, pour aller couper nos communications avec le France.
Dans ce but, en octobre, l'armée de **BLUCHER**, après avoir donné la main, près de Wittemberg, à l'armée de **BERNADOTTE**, s'avança avec elle du Nord au Sud sur Leipzig, pendant que l'armée de **SCHWARTZENBERG**, renforcée par les 60 000 Russes du général **BENNINGSEN**, débouchait de la Bohême, marchant du Sud au Nord dans la même direction.
A cette nouvelle, l'empereur concentra l'ensemble de ses forces autour de Leipzig, pour s'opposer à la jonction des deux masses ennemies.
De là cette bataille de Leipzig, connue dans l'histoire sous le nom de *Bataille des nations*, bataille de trois jours (16, 18 et 19 octobre) où 150 000 Français allaient avoir à lutter contre plus de 300 000 coalisés, autrichiens, prussiens, russes et suédois.
Le 144e n'y prit une part effective que les deux derniers jours.
En effet, avant la concentration générale autour de Leipzig, le 3e corps avait été porté dans la direction de Wittenberg, afin de renforcer les troupes chargées de disputer à l'ennemi le passage de l'Elbe. Le 12 octobre, il s'était emparé du pont de Dessau dans un brillant combat qui avait coûté aux Prussiens une perte de 3 000 hommes et six canons, et où le 144e, sous les yeux du maréchal **NEY**, son ancien commandant de corps d'armée, avait fait preuve, comme toujours, de vigueur et d'entrain. Après ce combat, il avait repris la direction de Leipzig ; mais la nécessité de garder le contact avec l'armée de **BERNADOTTE** et une pluie incessante, qui rendait la marche très pénible par des chemins détrempés, avaient ralenti son mouvement, et ce fut seulement le 16, dans l'après-midi, qu'il atteignit les environs de Leipzig.

16 octobre. – Depuis le matin, l'empereur, qui avait disposé le gros de ses forces au sud de la ville, luttait avec la dernière énergie contre toute l'armée de **SCHWARZENBERG**, tandis qu'au Nord, entre la Partha et l'Elster, le seul 6e corps, commandé par le maréchal **MARMONT**, essayait de faire tête aux 60 000 hommes de **BLUCHER**, lequel n'avait pas hésité à s'engager sans attendre l'arrivée de **BERNADOTTE**.
Débouchant par le Nord-Est entre l'empereur et **MARMONT**, le 3e corps fut sollicité alternativement d'appuyer l'un et l'autre ; les ordres, les contre-ordres se succédèrent, et il en résulta que deux de ses divisions, entre autres celle du général **RICARD**, tantôt dirigées, vers le sud, tantôt ramenées vers le nord du champ de bataille, perdirent la journée en allées et venues inutiles, sans tirer un coup de fusil.
La nuit mit fin à la bataille.
Elle nous avait coûté 26 000 hommes ; les alliés en avaient perdu 40 000. De part et d'autre les troupes étaient épuisées et la journée du lendemain se passa sans combat.

18 octobre. – La bataille du 16 était restée indécise, car l'ennemi n'avait pu nous forcer dans aucune de nos positions. Cependant, **BERNADOTTE** approchait avec 60 000 hommes, **BENNINGSEN** avec 50 000, et nous allions avoir, le 18, 300 000 hommes autour de nous. L'empereur se résolut à la retraite. Mais à peine était-elle commencée que, le 18 au matin, nous étions violemment attaqués de toutes parts : une deuxième bataille s'engageait alors, dans laquelle le 144e allait se trouver aux prises avec les troupes de **BLUCHER** et de **BERNADOTTE**.
Lorsque celles-ci entamèrent l'action au nord-est de Leipzig, les corps de **MARMONT** et de **REYNIER**, tenaient les villages de Schonfeld et de Sellerhausen, ayant derrière eux en réserve le 3e corps. Malgré l'énorme disproportion des forces en présence, malgré la trahison des Saxons qui, dès le début du combat, passèrent à l'ennemi, on se disputa pendant près de dix heures ces deux villages : celui de Schonfeld, perdu et reperdu sept fois par les soldats de **MARMONT**, fut repris

une huitième fois par la division **RICARD**. Le 144e et quelques autres bataillons de cette division s'y établirent, s'y cramponnèrent, opposant une invincible résistance aux efforts répétés du vieux **BLUCHER** pour les en déloger.
Il fallut cependant céder devant le nombre et se replier sur le faubourg entre les routes de Wurzen et de Naundorf, mais ce fut pour tenir encore et avec une indomptable énergie. « Jusqu'à la nuit, a écrit M. Thiers, nos soldats demeurèrent immobiles, comme fixés à des limites qu'aucune puissance humaine ne pouvait franchir. L'admiration était dans le cœur même de leurs ennemis acharnés. »
Au sud de Leipzig, la lutte avait présenté le même caractère de violence et, dans cette journée du 18, 20 000 Français, 30 000 alliés étaient tombés sur le champ de bataille !

19 octobre. – Il fallut, néanmoins, se battre encore le 19.
Pour donner le temps au gros de l'armée de s'écouler par l'unique pont de Lindenau dont nous disposions pour le passage de la Pleiss et de l'Elster, quelques divisions reçurent l'ordre de contenir l'ennemi sur le pourtour même de la ville. Parmi elles, la division **RICARD** dut chargée de défendre la barrière de Schonfeld où déjà se pressaient les troupes de **BERNADOTTE**.
A ce poste d'honneur, les braves de **RICARD** comprirent qu'ils devaient se sacrifier pour le salut de l'armée : ils opposèrent aux vainqueurs un rempart impénétrable et leur firent payer chèrement leur impatience.
Cependant, quelques détachements de l'armée de **BLUCHER** avaient pénétré par le nord de la ville ; le 142e de ligne, qui faisait brigade avec le 144e, les avait massacrés presque entièrement, mais au Sud, d'autres, plus heureux, appartenant à l'armée de **SCHWARTZENBERG**, gagnaient du terrain dans la direction du pont. Le maréchal **MARMONT**, craignant d'être devancé au passage de l'Elster, donna l'ordre impérieux de la retraite. Il fallut obéir. On gagna le pont, on s'y engagea ; mais à peine le général **RICARD** venait-il d'atteindre la rive opposée avec le gros de sa division, qu'une épouvantable catastrophe se produisit : un caporal avait mis prématurément le feu à la mine préparée pour rompre le passage. Le pont sauta et près de 20 000 hommes, dont une partie appartenant à la division **RICARD**, se trouvèrent privés de tout moyen de retraite. Ces malheureux durent mettre bas les armes dans Leipzig ou bien se jeter dans l'Elster où beaucoup se noyèrent avec le brave maréchal **PONIATOWSKY**.

VI. – BATAILLE DE HANAU
30 et 31 octobre 1813

Après Leipzig, l'armée bat en retraite pour aller se couvrir de la ligne du Rhin. Deux divisions de la jeune garde ferment la marche ; les deux autres, avec le 4e corps, ouvrent la route.
Epuisée, décimée, car elle a perdu 60 000 hommes dans la bataille de Leipzig, elle traverse ces champs de Lützen et de Weissenfels où moins de six mois avant, elle avait connu la victoire, et s'arrête trois jours à Erfurth pour se réorganiser.
Le 27 octobre on repart d'Erfurth, et, le 30, avant d'arriver à Hanau, on se trouve en présence d'une armée de 60 000 hommes : ce sont les Bavarois du général **de WREDE** qui, ayant fait défection dès avant la bataille de Leipzig, sont venus s'établir dans la forêt de Lamboy, entre le Main et la Kinzig, pour nous barrer la route de Mayence.

30 octobre. – Un violent combat a lieu, le 30, à la suite duquel l'ennemi battu, ayant perdu plus de 10 000 hommes, est rejeté en désordre dans Hanau sur la rive gauche de la Kinzig. L'empereur

reprend sa marche avec le gros de ses forces, ne laissant devant **de WREDE** que les débris des 3e, 4e et 6e corps, qui, sous les ordres du maréchal **MARMONT**, devront compléter la victoire.
Dans la soirée, le 3e corps tente d'enlever Hanau, mais sans succès.

31 octobre. – **MARMONT** fait alors bombarder la ville pendant la nuit, et, reprenant l'attaque le lendemain 31, au petit jour, il s'en empare définitivement.
Le 144e, quoiqu'il ne comptât plus que quelques centaines d'hommes, fit brillamment son devoir dans cette affaire, où le commandant **REISSENBACH** fut blessé.
Ce fut le dernier engagement de la campagne.
Les Bavarois ayant été mis hors d'état de nous nuire, le maréchal **MARMONT** fit filer ses troupes sur Francfort et, de là, sur Mayence où elles arrivèrent le 2 novembre.

CAMPAGNE DE FRANCE EN 1814

I. – NOUVELLE ORGANISATION DU 144e.

A son arrivée sur le Rhin, en novembre 1813, l'armée française était dans un état de désorganisation presque aussi complet qu'après la retraite de Russie. En attendant l'incorporation des nouvelles levées décrétées par l'empereur, les maréchaux **VICTOR** à Strasbourg, **MARMONT** à Mayence et à Coblentz, **MACDONALD** sur le Rhin, **NEY** à Metz, furent chargés d'en reconstituer les éléments ; mais les pertes étaient telles que chacun d'eux ne put que difficilement grouper autour de lui une dizaine de mille hommes.
Le 144e, qui, déjà fort éprouvé dans les opérations en Silésie, avait laissé plus de deux tiers de son effectif sur le champ de bataille de Leipzig, dut être refondu en un seul bataillon ; il en fut de même pour la plupart des régiments, et ce fut à grand'peine qu'avec les débris du 3e corps on parvint à former à Coblentz une maigre division, comprenant 18 bataillons de régiments différents. Cette division, qui comptait le 144e dans sa 2e brigade (général Clavel), fut mise sous les ordres du général **RICARD**, et, avec celle du général **LAGRANGE**, formée à Mayence de tout de qui restait de l'ancien 6e corps, constitua le nouveau 6e corps d'armée commandé par le maréchal **MARMONT**.
A peine réorganisés, ces malheureuses troupes, déjà si faibles, furent décimées par le typhus, et, à la reprise des hostilités, le 144e ne comptait guère que 150 combattants, dont 22 officiers.
C'est dans ces conditions, sans recevoir d'autre renfort qu'une centaine de conscrits qui rallièrent en janvier, enfants de 18 à 19 ans n'ayant jamais tiré un coup de fusil, ne sachant même pas charger leur arme, que le régiment allait faire toute la campagne de 1814, et, dans l'espace de trois mois, du 1er janvier au 30 mars, prendre part à soixante sept batailles, combats ou engagements.

II. – PREMIERES OPERATIONS

Tandis qu'en France nous ne pouvions, faute d'hommes de complément, que réencadrer les troupes ramenées de Leipzig, les coalisés recevaient de puissants renforts et se préparaient à envahir notre

territoire avec trois armées, formant un ensemble de 600 000 Autrichiens, Russes, Prussiens, Bavarois, Wurtembergeois, Saxons, Suédois et Anglais.
Ils reprirent l'offensive dès la fin de l'année 1813 ; le Rhin fut franchi, et deux de leurs armées se dirigèrent sur la Champagne : celle de Bohême (Schwartzenberg) marchant par la Franche-Comté et l'Alsace, celle de Silésie (Blücher) par la Lorraine, pendant qu'à leur droite, la troisième, commandée par **BERNADOTTE**, menaçait la Belgique.
Impuissants à faire tête à une invasion aussi formidable, les faibles détachements de nos maréchaux durent se replier concentriquement sur la Marne où l'empereur les réunit à Vitry-le-François.
Le corps de **MARMONT** arriva à Vitry le 25 janvier, non sans avoir essayé de disputer aux avant-gardes de **BLUCHER** les lignes successives de la Sarre, de la Moselle, de la Meuse et de l'Argonne, et, dans cette retraite du Rhin sur la Marne, deux beaux faits d'armes sont à enregistrer à l'honneur de la division **RICARD** : le 4 janvier 1814, aux environs de Coblentz, cette brave division se porta au secours des troupes du général **DURUTTE**, de l'ancien 7e corps, qui allaient être enveloppées par l'ennemi et réussit à les dégager ; – un officier du 144e, le sous-lieutenant **LERA**, fut blessé dans cette affaire. – Le 13 janvier, à Pont-à-Mousson, en Lorraine, elle mit en complète déroute un parti ennemi de 500 à 600 chevaux.

A Vitry, l'empereur réunit une trentaine de mille hommes et, avec eux, marcha contre **BLUCHER** afin de l'empêcher de donner la main sur l'Aube à l'armée de **SCHWARTZENBERG. BLUCHER** fut attaqué le 27 janvier à Saint-Dizier, le 29 à Brienne ; mais le 144e ne put assister à ces deux combats, la division **RICARD** ayant été momentanément détachée du corps de **MARMONT**, d'abord sur le flanc gauche de l'armée, aux Islettes, dans l'Argonne, pour surveiller, de concert avec le 10e régiment de hussards, la route de Verdun à Châlons, puis sur le flanc droit pour former, avec la division de réserve **DUFOUR**, un corps provisoire commandé par le général **GERARD**.
Il allait, trois jours plus tard, prendre une part glorieuse à la bataille de La Rothière.

III. – BATAILLE DE LA ROTHIERE
1er février 1814

L'affaire du 29 janvier était restée indécise. Après la bataille, les combattants demeurèrent en présence entre Brienne et Bar-sur-Aube ; mais **BLUCHER** put opérer sa jonction avec l'armée de Bohême ; il en reçut d'importants renforts, et, prenant l'offensive à son tour, il attaqua l'empereur, le 1er février, dans sa position de La Rothière.
Cette position de La Rothière appuyait sa droite au pont de Dienville, sur l'Aube, dont la défense avait été confiée aux divisions **DUFOUR** et **RICARD**. La première occupait le village et ses abords sur la rive droite du cours d'eau ; la seconde, quoique placée en deuxième ligne, avait la garde du pont et la surveillance de la rive gauche. C'est dans cette situation que, vers 2 heures de l'après-midi, elles furent assaillies par tout un corps d'armée autrichien aux ordres du général **GIULAY**.
Une première attaque eut lieu par la rive droite de l'Aube ; elle échoua complètement sous les feux nourris de la division **DUFOUR**. **GIULAY** fit alors passer sur la rive gauche une de ses brigades, commandée par le général **FRESNEL**, avec mission de prendre en flanc les défenseurs de Dienville, pendant que lui-même renouvellerait son attaque de front.
A son arrivée à hauteur du village, la brigade **FRESNEL** trouva devant elle des avant-postes comprenant une centaine d'hommes du 16e léger. Ces avant-postes durent rétrograder, tout en

combattant, jusque sur la rive droite de la rivière où ils s'embusquèrent, balayant de leurs feux le pont et ses abords et empêchant l'ennemi de forcer le passage.
Le brave **BOUDIN**, l'ancien colonel du 144e, qui avait été promu général au mois de décembre précédent, était accouru au secours du 16e léger. Comme la nuit commençait à venir, il voulut prendre l'offensive et tenter de déloger les Autrichiens de leurs positions. Il disposa sa brigade en colonne serrée et ordonna la charge ; mais les soldats, intimidés par la fusillade, refusaient de se porter en avant, et les exhortations, les menaces du général seraient demeurées vaines sans le dévouement de notre régiment, dont le noble exemple ranima les courages et rappela chacun au sentiment du devoir et de l'honneur.
Le 144e se trouvait à la queue de la colonne. Voyant qu'on n'avançait pas, il demanda à passer le premier, prit la tête de la brigade, franchit le pont à la course et se rua sur l'ennemi, entraînant à sa suite tous les autres régiments. Alors un furieux combat eut lieu sur la rive gauche de l'Aube ; on se battait à coups de baïonnette, à coups de sabre, on était corps à corps ; mais les Autrichiens avaient une telle supériorité numérique que bientôt la brigade dut reculer. Le brave 144e, cependant, demeurait aux prises avec l'ennemi, tenant bon toujours, ne voulant pas céder, et il fallut un nouveau retour offensif du général **BOUDIN**, pour le dégager et le décider à la retraite.
Elle se fit en bon ordre, et, après avoir barricadé le pont, on s'embusqua sur la rive droite le long de la rivière, attendant les Autrichiens de pied ferme et les fusillant dès qu'il approchaient du passage. Vainement l'ennemi essaya de déloger nos vaillants soldats ; leur ferme résistance permit l'entrée en ligne des renforts envoyés de ce côté par le général **RICARD** ; toutes les tentatives de l'adversaire furent repoussées, et, finalement, **FRESNEL** dut se borner à canonner le village, qu'il eut bientôt incendié, mais sans parvenir à nous en chasser.
Sur la rive droite, **GIULAY** n'avait pas été plus heureux dans ses attaques réitérées, et depuis longtemps la nuit était complète que les divisions **RICARD** et **DUFOUR** n'avaient pas cédé d'une semelle autour de Dienville.
Malheureusement, sur les autres parties du champ de bataille, 80 000 Russes, Wurtembergeois et Bavarois avaient fini par avoir raison des faibles effectifs de nos maréchaux. A 10 heures du soir, la gauche des Français était débordée, au centre le village de La Rothière était en feu ; l'empereur envoya l'ordre d'évacuer Dienville.
Le 144e et tous les braves des divisions **RICARD** et **DUFOUR** durent, la rage au cœur, abandonner, vers minuit, une position où pendant près de dix heures, ils étaient demeurés inébranlables, semant autour d'eux la mort dans les rangs ennemis. Ils se replièrent sans échec, le long de l'Aube jusqu'à Lesmont, et, de là, gagnèrent Troyes avec le reste de l'armée.
Notre régiment, dans cette journée, avait vu tomber deux de ses officiers et de nombreux soldats tués ou blessés.

IV. – BATAILLE DE CHAMPAUBERT
10 février 1814

Après La Rothière, les deux armées alliées de Silésie et de Bohême s'étaient séparées, pour marcher sur Paris, l'une par la vallée de la Marne, l'autre par celle de la Seine.
Le 10 février, la première s'avançait dans un certain décousu, ses corps échelonnés, depuis Châlons jusqu'à la Ferté-sous-Jouarre, sur les deux route de la Marne et du Petit-Morin. L'empereur qui, avec sa garde et le corps de **MARMONT**, s'était porté de Troyes d'abord à Nogent, puis à Sézanne, guettant l'occasion de se jeter dans le flanc de cette armée, marcha sur Champaubert pour lui couper la route du Petit-Morin.

La division **RICARD** qui, depuis Troyes, avait fait retour au 6e corps, fut placée à l'avant-garde. Elle franchit le Petit-Morin au point du jour, culbuta un détachement ennemi rencontré aux abords de Baye, entra sur ses talons dans ce village, et, sans s'arrêter, poussa de l'avant vers le plateau que couronne celui de Champaubert ; mais, à peine avait-elle commencé a en gravir les pentes, qu'elle tomba sous un feu violent d'artillerie et de mousqueterie : le corps russe du général **OLSOUWIEFF**, en marche d'Etoges sur Montmirail, avait suspendu sous mouvement à l'approche des Français, et s'était mis en position autour de Champaubert pour faire face à l'attaque.
Sa résistance ne fut pas longue : tandis qu'à l'est du village les cuirassiers du général **DOUMERC** se jetaient sur la gauche des Russes et coupaient leur communication avec Châlons, la division **RICARD**, abordant la position de front, enfonçait la ligne ennemie et pénétrait, la baïonnette basse, dans Champaubert.
Expulsé du village après un violent combat à l'arme blanche, les Russes voulurent prendre une deuxième position, au Nord-Ouest, dans les bois bordant l'étant du désert ; mais ils eurent à peine le temps de s'y mettre en ligne : **RICARD** débouchant directement de Champaubert, **DOUMERC** se rabattant de droite à gauche, fondirent sur eux, et, en un instant, l'infanterie ennemie fut rompue : 1 500 morts ou blessés, 3 000 prisonniers, 20 canons, le général **OLSOUWIEFF** lui-même, avec tout son état-major, tombèrent entre nos mains. La victoire était complète.

Dans cette glorieuse journée, le 144e se battit sans trêve d'un bout à l'autre de l'action ; arrivé le premier à Baye, le premier il entra dans Champaubert, le premier enfin il aborda les bois du Désert, et toujours à la baïonnette ; ce fut le même élan qu'à Lützen, la même impétueuse ardeur : les conscrits de 1814 s'étaient montrés les dignes émules des soldats des cohortes, leurs aînés de 1813.

V. – BATAILLE DE MONTMIRAIL
11 février 1814

Par suite de notre victoire à Champaubert, l'armée de Silésie se trouvait coupée en deux : à droite **BLUCHER**, avec deux de ses corps, à gauche les Russes de **SACKEN** au-delà de Montmirail, les Prussiens **d'YORK** à Château-Thierry.

Laissant le maréchal **MARMONT** à Etoges avec la division **LAGRANGE**, pour observer et contenir **BLUCHER**, l'empereur allait se lancer à la poursuite de **SACKEN**. Dès le 10 au soir il dirigea sur Montmirail la cavalerie du général **NANSOUTY**, ainsi que la brigade d'infanterie **CLAVEL** où comptait le 144e, et lui-même s'y rendit le lendemain avec sa garde et le reste de la division **RICARD**. Mais, à la nouvelle du combat de Champaubert, le corps **SACKEN** était revenu sur ses pas, et, en arrivant à Montmirail, l'empereur dut lui barrer la route.
Il prit position à l'ouest de la ville, l'artillerie et la cavalerie au centre, une division de vieille garde à droite pour observer la direction de Château-Thierry, et à gauche la division **RICARD** tenant à Marchais et Pomesson tout l'espace compris entre la grande route et le Petit-Morin.
Dès le début de la bataille tout l'effort de l'ennemi se porta sur le village de Marchais où se trouvait la majeure partie de la division **RICARD**, notamment le 144e. Assaillies vers 11 heures du matin par une épaisse colonne d'infanterie, ces troupes, malgré une vigoureuse résistance, furent obligées de reculer jusqu'au Tremblay ; mais, depuis que la campagne avait commencé, les braves de **RICARD** n'avaient jamais connu que le victoire ; ils ne purent se résoudre à un échec, et, revenant à la charge, pendant quatre heures consécutives, ils livrèrent un furieux combat pour reconquérir Marchais.

« On attaqua et on prit le village jusqu'à cinq fois, dit le général Ricard dans son rapport sur la bataille ; nous eûmes des officiers qui se battirent corps à corps avec des officiers russes, mais nous ne pûmes jamais nous y maintenir à cause de l'énorme supériorité des forces de l'ennemi, qui ramenait encore des troupes fraîches, lorsque nous avions successivement engagé tous les corps de ma division. Le village même du Tremblay était au moment d'être compromis, lorsque l'empereur, sur ma demande, m'envoya un bataille de vieille garde. A son arrivée, je tentai un dernier effort qui ne fut pas plus heureux que les autres. Mes généraux de brigade étaient, l'un blessé, l'autre démonté, tous les chef tués ou blessés, plus de 60 officiers hors de combat, et la troupe harassée. Toutefois, ce dernier mouvement fut, comme les autres, remarquable par l'élan et par l'intrépidité de la troupe. »

Tant d'héroïsme ne devait pas être inutile.
En effet, l'acharnement de la division **RICARD** à vouloir rentrer dans Marchais obligea **SACKEN** à dégarnir son front pour porter de ce côté la plus grande partie de ses forces et permit à l'empereur de prendre l'offensive au centre avec sa garde : fusillées de front par l'infanterie, chargées en flanc par la cavalerie, les troupes ennemies demeurées aux abords de la grande route furent obligées de battre précipitamment en retraite, laissant dans un grave péril celles qui s'étaient engagées sur notre gauche.
NAPOLEON envoya alors deux bataillons de la jeune garde sur Marchais pour aider la division **RICARD** à y entrer.

« Les débris de ma division, dit le rapport du général, qui avaient eu une heure de repos, furent réunis en colonne. Tout marcha au village au cris de : Vive l'Empereur ! sans tirer un coup de fusil. L'ennemi fut culbuté et rejeté dans les ravins et les bois qui étaient derrière ; nous le poursuivîmes la baïonnette au canon : on leur fit 500 à 600 prisonniers. »

Cette rentrée de nos soldats dans Marchais fut pour les Russes le signal de la déroute : tout ce qui était aventuré entre la grande route et le Petit-Morin fut pris ou tué. En quelques instants, on ramassa 5 000 prisonniers, 6 drapeaux, 30 bouches à feu.
SACKEN n'eut d'autre ressource que de franchir la grande route à la faveur de la nuit, pour aller au Nord rejoindre le général prussien **YORK**, qu'une division française de la vieille garde avait contenu pendant la bataille et rétrograder avec lui sur Château-Thierry.
Nos troupes couchèrent sur le champ de bataille, le 144e avec la division **RICARD** autour de ce village de Marchais, dont la possession lui avait coûté tant d'efforts, tant de sang versé.

Honneur à ces soldats dont l'héroïque entêtement avait, au lendemain même de Champaubert, procuré à la France une nouvelle victoire ! Que les noms de Champaubert et de Montmirail, inscrits à notre drapeau, consacrent à jamais leur vaillance et leur gloire !

VI. – BATAILLE DE VAUCHAMPS
14 février 1814

Au soir de Montmirail, la division **RICARD** ne comptait plus que 800 hommes épuisés par les efforts inouïs déployés dans les batailles du 10 et du 11 février. Elle fut laissée à Montmirail, et le 144e n'assista point à la défaite du corps **d'YORK**, culbuté le 12 à Château-Thierry, comme l'avaient été, la veille et l'avant-veille, ceux de **SACKEN** et **d'OLSOUVIEFF**. Par contre, il prit une part active, le 14, à la bataille de Vauchamps, qui devait se terminer par la désorganisation complète des deux derniers corps de l'armée de Silésie.

En effet, le 13 au soir, ces deux corps, que dirigeait **BLUCHER** lui-même, et qui, jusque là, étaient demeurés immobiles au-delà d'Etoges, avaient fait reculer les troupes françaises chargées de les contenir. Aussitôt, le général **RICARD** se porta au secours de la division **LAGRANGE**, et pris position avec elle en arrière de Vauchamos, le 14 au matin, pour barrer à l'ennemi la route de Montmirail. Les Prussiens de **ZIETHEN** tentèrent vainement de le déloger ; ils subirent de grandes pertes et durent se replier sur Vauchamps.

A ce moment, l'empereur, accouru de Château-Thierry, venait d'amener des renforts au maréchal **MARMONT**. Se sentant soutenu, **RICARD** porta ses deux brigades en avant : la première prit à droite par le bois de Beaumont, la deuxième dont faisait partie le 144e, marcha droit sur Vauchamps, à cheval sur la grande route. Il était 10 heures du matin : on partit à la course, sans répondre au feu de l'ennemi ; on pénétra dans le village, et déjà le 144e allait atteindre la lisière opposée, lorsqu'un retour offensif des Prussiens sur ses derrières obligea nos troupes à abandonner leur conquête. Mais elles ne rétrogradèrent que de quelques centaines de pas, et, après une heure d'un violent combat de mousqueterie, elles revinrent à la charge avec l'aide de la cavalerie. Cette fois, le village fut pris définitivement : fusillés et sabré dans les rues, débordés d'un côté par la division **LAGRANGE**, de l'autre par les cavaliers du général **GROUCHY**, les Prussiens durent en sortir précipitamment, pour aller se rallier sous la protection d'une division russe que **BLUCHER** venait de faire entrer en ligne.

Les braves régiments de **RICARD** et de **LAGRANGE** ne leur en donnèrent pas le temps : à peine entrés dans Vauchamps, ils s'élancèrent à la poursuite, poursuite sans relâche, qui dura quatre heures et au cours de laquelle les Russes furent rejetés en désordre sur les Prussiens, les positions successives d'arrière-garde enlevées une à une, l'ennemi, enfin, ramené jusque dans Champaubert.

En arrivant devant cette localité, les divisions **RICARD** et **LAGRANGE** étaient à bout de forces ; il fallut les relever et confier à d'autres le soin d'achever la victoire. Elle fut complète : chargées en flanc et à revers par la cavalerie de **GROUCHY**, les troupes de **BLUCHER** parvinrent à grand peine à Etoges ; une surprise de nuit acheva de les débander, et elles n'eurent d'autre ressource que de s'enfuir sur Châlons dans le plus grand désordre, ayant perdu, dans cette seule journée du 14 février, de nombreux canons, plusieurs drapeaux et plus de 10 000 hommes.

VII. – DE MONTMIRAIL A MEAUX
du 14 au 27 février 1814

En cinq jours, **NAPOLEON** avait complètement disloqué l'armée de Silésie. Il se porta alors contre l'armée de Bohême en marche sur Paris par la vallée de la Seine et le corps de **MARMONT** fut laissé seul à Etoges pour surveiller **BLUCHER**.

Celui-ci, après avoir rallié et réorganisé à Châlons les débris de ses différents corps, se porta un moment de la Marne sur l'Aube, afin de pouvoir secourir **SCHWARTZENBERG** ; puis, apprenant que l'armée de Bohême refusait toute bataille à l'empereur et avait reculé jusqu'à Langres, il abandonna la Champagne pour se diriger vers Meaux d'où il tendrait la main à l'armée du Nord qui s'avançait sur Soissons à travers les Ardennes.

Le maréchal **MARMONT** avait pu suivre **BLUCHER** dans son mouvement sur l'Aube, en se portant d'Etoges à Sézanne : mais il n'était pas en mesure, avec les quelques milliers d'hommes dont il disposait, de barrer la route de Meaux aux 50 000 qui restaient encore à son adversaire. Le maréchal **MORTIER**, après la poursuite **d'YORK**, le lendemain de Château-Thierry, s'était arrêté à Soissons. Il lui donna rendez-vous sur la Marne, à La Ferté-sous-Jouarre, et lui-même se dirigea sur le même point par la vallée du Grand-Morin.

Le 26 février, les deux maréchaux étaient réunis à La Ferté, et, le lendemain 27, ils gagnaient Meaux où ils se couvraient de la ligne de l'Ourcq.
Dans sa marche de Sézanne sur Meaux, le corps du maréchal **MARMONT** eut à livrer aux troupes de **BLUCHER** toute une série de combats d'arrière-garde qui firent le plus grand honneur à nos soldats. Le 144e et la division **RICARD** se distinguèrent particulièrement en défendant, le 25 février, le défilé de Tourneloup en avant de La Ferté-Gaucher, le 27, le pont de la Marne à Trilport sur la route de Meaux. Enfin, pendant deux jours, ils résistèrent victorieusement à toutes les tentatives de l'ennemi pour forcer la ligne de l'Ourcq : les alliés furent battus successivement, le 1er mars au Gué à Trèmes, le 2 autour de Lizy, et, dans cette dernière affaire, un de leurs détachements, qui était parvenu à franchir la rivière, fut, en un clin d'œil, rejeté sur l'autre rive, laissant entre nos mains plus de 300 prisonniers.

VIII. – DE L'OURCQ A L'AISNE
du 3 au 8 mars 1814

Pendant que l'armée de Silésie s'épuisait en vains efforts contre la ligne de l'Ourcq, **NAPOLEON** avait quitté Troyes et arrivait sur la Marne, à La Ferté-sous-Jouarre, avec 35 000 hommes.
Arrêté de front par les maréchaux **MORTIER** et **MARMONT**, menacé par l'empereur sur sa gauche et sur ses derrières, **BLUCHER** n'avait d'autre ressource que de se jeter à droite vers l'Aisne où allaient arriver deux des corps de l'armée alliée du Nord, ceux de **BULOW** et de **WINTZINGERODE**.
Il décampa le 3 mars, après une dernière tentative sur l'Ourcq, à May-en-Multien où la division **RICARD** dégagea la cavalerie un instant compromise, et culbuta, avec la même vigueur qu'à Vauchamps, ces Prussiens de **ZIETHEN**, qu'elle avait déjà mis en déroute le 14 février. Les maréchaux le suivirent en queue, tandis que l'empereur gagnait son flanc droit, et, dans cette même journée du 3 mars, son arrière-garde fut presque complètement détruite à Neuilly-Saint-Front par les régiments de **LAGRANGE** et de **RICARD**. Le 144e se signala par son entrain, dans ce combat, qui coûta à l'ennemi plus de 3 000 hommes.
L'armée de Silésie allait être acculée à Soissons, et la place était tenue par une garnison française. Malheureusement Soissons capitula après une courte résistance, livrant ainsi aux alliés le passage de l'Aisne. Dans cette circonstance, la faiblesse du général **MOREAU**, qui commandait la place, et était loin « d'avoir épuisé tous ses moyens de défense » eut toutes les conséquences d'une trahison. La résistance, prolongée de vingt-quatre heures aurait rendu inévitable la rencontre de **BLUCHER** et de **NAPOLEON**, et l'armée de Silésie eût été jetée dans l'Aisne.
Cette abominable capitulation de Soissons sauva l'armée de Silésie, permit à **BLUCHER** de franchir l'Aisne, d'opérer sa jonction avec **BULOW** et **VINTZINGERODE**, et porta à 100 000 hommes l'ensemble des forces dont il allait pouvoir disposer.
NAPOLEON ne renonça pas, néanmoins, à lui livrer bataille. Il passa l'Aisne à Berry-au-Bac, plus à l'Est, et l'attaqua, d'abord, le 7 mars, sur les hauteurs de Craonne – le corps de **MARMONT**, resté à Berry-au-Bac, pour couvrir les derrières de l'armée, ne prit point part à cette affaire – puis le 9 autour de Laon où l'ennemi s'était replié après sa défaite à Craonne.

IX. – BATAILLE DE LAON
9 et 10 mars 1814

A la bataille de Laon, il s'agissait d'enlever la montagne que couronne la ville de ce nom.
Le corps de **MARMONT**, grossi d'une division de 4 000 conscrits que le duc **de PADOUE** venait de lui amener de Paris, était à l'aile droite de l'armée française. Il devait déboucher par la route de Reims dans la plaine de Laon et aborder par l'Est la position ennemie, pendant que l'empereur l'attaquerait par le Sud.
Les difficultés qu'eut à vaincre le 6e corps, dans la journée du 9 mars, l'empêchèrent de remplir complètement sa mission.
En descendant des hauteurs de Festieux, la division **PADOUE**, qui marchait en tête, avait eu à repousser les charges répétées d'une nombreuse cavalerie ; plus loin, on s'était trouvé en présence des deux corps **d'YORK** et de **KLEIST** solidement établis dans Athies, et, avant de lancer l'infanterie sur le village, il avait fallu le canonner pendant trois heures ; enfin, la localité enlevée, alors que déjà le jour commençait à tomber, on n'avait pu en déboucher car des feux violents de mousqueterie balayaient la plaine, et nos conscrits étaient incapables d'y répondre : avisant l'un d'eux qui restait immobile au plus fort de l'action sans faire usage de son fusil, le maréchal **MARMONT** lui demanda : « *Pourquoi ne tires-tu-pas » ? – Je tirerais bien*, répondit-il, *si quelqu'un voulait me charger mon fusil* ; *je ne sais pas le charger.* » – Et, ajoute le maréchal, qui lui-même a raconté cet épisode, il resta sous le feu le plus violent sans reculer d'une semelle. »

L'inexpérience de ces enfants pleins de cœur, mais qu'on envoyait au feu avant de leur avoir rien appris, devait avoir, le soir même, les plus funestes conséquences.
En effet, la nuit ayant suspendu la bataille, on coucha sur les positions que l'on occupait. Les soldats du duc **de PADOUE**, qui se trouvaient en première ligne, ne surent pas se garder, et, à minuit, une surprise exécutée par les Prussiens **d'YORK**, avec l'appui de toute la cavalerie alliée, occasionna dans Athies une panique, qui faillit gagner tout le 6e corps. Cependant, au milieu du désordre qu'augmentait encore l'obscurité, le 144e et quelques autres régiments avaient conservé leur sang-froid. Ils prirent position dans un petit bois en arrière d'Athies, pour repousser par le feu l'infanterie ennemie, puis, formant les carrés, reçurent, sans se laisser entamer, les charges furieuses de la cavalerie. L'inébranlable fermeté de ces braves permit aux troupes débandées de gagner les hauteurs de Festieux où l'on se reforma.
La bataille n'en était pas moins perdue. Privé du concours du 6e corps qui avait été trop éprouvé pour prendre part aux attaques du lendemain et s'était replié sur Berry-au-Bac, l'empereur ne put, le 10, s'emparer de Laon. Il fut obligé de rétrograder sur Soissons.

X. – BATAILLE DE REIMS
13 mars 1814

Le 12 mars, l'empereur apprit que 15 000 Russes ou Prussiens venus des Ardennes, sous la conduite du général **de SAINT-PRIEST,** étaient entrés dans Reims. Il résolut de les en chasser, et, dans ce but, il appela à lui le maréchal **MARMONT**.
La jonction des forces de l'empereur et du 6e corps s'opéra le 13, dans la matinée, et aussitôt on marcha sur Reims, par la route de Soissons, la division **RICARD** en tête, précédée et flanquée par la cavalerie.

L'ennemi avait pris position à l'ouest de la ville, sur les hauteurs de Tinqueux, la droite à la Vesle, ses avant-postes à Rosnay, ses réserves au faubourg de Soissons. Les avant-postes se replièrent sans combat ; on les poursuivit et on les atteignit à Ormes où deux bataillons, cernés dans le cimetière, furent obligés de mettre bas les armes.
Ce premier succès obtenu, la division **RICARD** se porta résolument en avant, et, après un combat de deux heures, sous le feu d'une nombreuse artillerie en position au plateau de Sainte-Geneviève, rejeta l'infanterie russe des hauteurs de Tinqueux sur le faubourg. Au même moment, les gardes d'honneur de l'empereur, qui étaient parvenus à tourner la gauche de la ligne ennemie, tombaient dans le flanc de cette infanterie et en précipitaient la retraite.
La division **RICARD** entra dans le faubourg en colonne serrée, le 144e en tête, et d'abord culbuta tout sur son passage ; mais, arrivée à bonne portée de la porte de Soissons, elle fut accueillie par des feux nourris partant d'un retranchement qui fermait la ville de ce côté. En un instant on subit des pertes sérieuses ; il fallut s'abriter, et, comme la nuit étant venue, on ne pouvait se rendre compte de ce que l'on avait devant soi, on demanda du canon pour faire brèche dans le retranchement. Ce canon n'arriva qu'à 11 heures du soir, et pendant cette longue attente, le 144e, qui s'était posté dans les maisons les plus voisines de l'ouvrage, voulut à plusieurs reprises se porter à l'assaut ; on l'en empêcha, l'ordre ayant été donné de ne rien brusquer et d'attendre que la cavalerie ait pu rétablir le pont des Moulins de Saint-Brice sur la Vesle, pour aller couper à l'ennemi sa retraite sur Laon.
Vers minuit, ce pont ayant été rétabli, les alliés lâchèrent pied. La porte de Soissons fut enfin ouverte ; le 144e s'y jeta le premier, et, le premier, pénétra dans Reims où en quelques instants, il fit plusieurs prisonniers.
A 2 heures du matin, nous étions complètement maîtres de la ville. Les alliés s'enfuirent de toutes parts, laissant près de 6 000 hommes entre nos mains, et, au jour, le 6e corps les poursuivit jusqu'à l'Aisne.
Le 14 au soir, la division **RICARD** bivouaquait en arrière de Berry-au-Bac. Trois jours de repos lui furent accordés pour se réorganiser et se compléter ; mais les gardes nationaux qu'on avait trouvés à Reims, et sur qui l'on comptait pour renforcer les régiments, durent être renvoyés, faute de fusils pour les armer : pas un soldat ne put être ajouté à l'effectif du 144e, qui ne comprenait plus alors que 23 officiers et 106 hommes !

XI. – RETOUR EN CHAMPAGNE
18 mars et 24 mars 1814

Au lendemain de la bataille de Reims, l'empereur s'est porté sur l'Aube pour aller combattre l'armée de **SCHWARTZENBERG**, qui avait repris l'offensive en Champagne. Les corps de **MARMONT**, sur l'Aisne, et de **MORTIER**, à Reims, sont restés seuls en face de l'armée de Bohême concentrée autour de Laon.
Le 18 mars, le 6e corps est attaqué de front à Berry-au-Bas par le gros de cette armée, pendant qu'un fort détachement de cavalerie, qui a passé l'Aisne au gué d'Asfeld, quelques lieues en amont, descend par la rive gauche sur son flanc droit. Le maréchal **MARMONT** est obligé de se replier sur Fismes.
La division **RICARD**, après avoir fait sauter le pont de Berry-au-Bac devant les colonnes qui débouchaient par la route de Laon, couvre la retraite du 6e corps. Pendant toute la journée, poursuivie en queue par la cavalerie venue d'Asfeld, menacée en flanc par l'infanterie qui a franchi la rivière en aval de Berry, elle défend le terrain pied à pied, tantôt formant les carrés, tantôt se déployant en bataille, et livre d'incessants combats où le 144e, déjà si réduit, voit encore tomber

plusieurs soldats. Enfin, elle arrive à Fismes, sans s'être laissé entamer, et l'on prend position sur le mont Saint-Martin, en arrière de la ville où dans la soirée on est rejoint par les troupes du général **MORTIER**.
Là, les deux maréchaux apprennent qu'au lieu de se diriger sur Paris, **BLUCHER**, avec la masse de ses forces, marche sur la Champagne, dans le but de se joindre à **SCHWARTZENBERG**. Eux-mêmes vont chercher à se rapprocher de l'empereur.
Ils quittent Fismes le 20 au soir, gagnent Château-Thierry par une marche de nuit, et prenant leur direction, entre la Marne et l'Aube, d'abord sur Châlons, puis sur Vitry-le-François, ils arrivent sur la Soude le 24, après avoir traversé les champs de bataille où, quinze jours avant, le brave 144e avait conquis les lauriers impérissables de Champaubert et de Montmirail.
Mais, sur la Soude, on se trouve en présence de forces considérables : **BLUCHER** et **SCHWARTZENBERG** viennent d'opérer leur jonction, et se disposent à marcher de Châlons et de Vitry sur Paris, par les deux routes du Petit et du Grand-Morin, précédés par plus de 20 000 cavaliers.

XII. – COMBAT DE LA FERE-CHAMPENOISE
25 mars 1814

Le 6e corps a devant lui l'armée de Bohême tout entière, et, le 25 mars, aux premières lueurs du jour, il est attaqué par une nuée de cavaliers qu'appuient des masses compactes d'infanterie.
La retraite s'impose. Elle se fait vers l'Ouest, dans la direction de Paris ; mais le 6e corps rétrograde en bon ordre, abritant sa faible cavalerie derrière des carrés d'infanterie, s'arrêtant à chaque pli de terrain pour mitrailler l'ennemi ; et c'est dans ces conditions, après sept heures de marche à travers champs, sept heures pendant lesquelles les régiments du général **RICARD**, et au premier rang le 144e, n'ont pas un instant cessé de combattre, qu'il parvient à atteindre, entre les ravins de Vassimont et de Connantray, à l'est de Fère-Champenoise, une position où peut-être il lui sera possible de barrer aux alliés la route de Paris. On s'y reforme, on s'y établit, et, un moment, nos canons ripostent avec avantage aux pièces légères de la cavalerie adverse.
Malheureusement, une violente giboulée survient qui fouette de front la ligne française ; il grêle avec force, on se ne se distingue plus à trois pas. Des escadrons ennemis réussissent à tomber, sans avoir été aperçus, dans le flanc du corps **MORTIER**, placé à notre gauche, et, en un instant, les troupes de ce maréchal sont culbutées pêle-mêle dans le ravin de Connantray où elles s'entassent dans le plus grand désordre, interceptant le passage à notre cavalerie qui se repliait sur Fère-Champenoise. Ce douloureux évènement est le signal, pour les alliés, d'une reprise général de l'offensive ; de toutes parts ils commencent à gravir les pentes de Vassimont ; le péril est immense.
Cependant, la division **RICARD** est demeurée impassible dans la tourmente, et lorsque enfin le ciel s'éclaircit, on la retrouve inébranlable à son poste ; par les feux alternés de ses deux brigades elle sème la mort autour d'elle, reçoit la baïonnette basse les charges désespérées des survivants, et ne quitte ses positions qu'après avoir, par son sang-froid et son admirable fermeté, permis aux deux maréchaux de rallier tout leur monde de l'autre côté de Connantray.
Mais là, un nouvel incident semble devoir, encore une fois, tout compromettre : à peine la brigade **CLAVEL** (2e et 9e légers, 138e et 144e de ligne, qui formait le dernier échelon de la division **RICARD**, vient-elle de traverser le ravin à son tour, qu'à l'apparition de quelques coureurs ennemis, débouchant sur notre droite, une terreur panique saisit nos malheureuses troupes. De nouveau elles se débandent, fuyant sur Fère-Champenoise, et la déroute menace d'avoir les conséquences les plus graves, lorsque le général **CLAVEL**, dont la brigade s'est ralliée en un clin

d'œil, fait former le carré et en impose à l'ennemi par la belle contenance de ses régiments : grâce au 144e et au 138e, un régiment de marche de grosse cavalerie, qui rejoignait l'armée, peut déboucher de Fère-Champenoise et parvient à dégager définitivement les corps des maréchaux **MORTIER** et **MARMONT**.
Pour la deuxième fois, dans cette journée, le général **RICARD**, ses vaillants soldats, le brave 144e viennent de sauver l'armée. A la nuit, celle-ci est ralliée à mi-chemin entre Fère-Champenoise et Sézanne sur des hauteurs difficilement accessibles à la cavalerie et où elle peut enfin prendre quelques heures de repos.

XIII. – RETRAITE DEFINITIVE SUR PARIS
Du 26 au 29 mars 1814

Pendant qu'à Fère-Champenoise les corps de **MORTIER** et de **MARMONT** se battaient, un contre dix, avec les troupes de **SCHWARTZENBERG**, à quelques kilomètres plus au Nord, 5 000 gardes nationaux, venus de Paris, sous le commandement du général **PACTHOD**, étaient tombés au milieu des masses de **BLUCHER** et s'étaient fait massacrer héroïquement plutôt que de se rendre.
MORTIER et **MARMONT** allaient avoir sur les bras les deux armées réunies de Bohême et de Silésie. Malgré tout le courage de nos soldats, la lutte n'était plus possible, et, le 26 mars, à 2 heures du matin, ils battent définitivement en retraite, pour tâcher de gagner la Marne par la route du Grand-Morin.
La division **RICARD** est à l'arrière-garde, vivement pressée par l'armée de Bohême, qui a repris immédiatement la poursuite, et, tout le jour, le 144e est de nouveau aux prises avec la cavalerie qu'il avait si vaillamment combattue la veille.
A Montils, près de La Ferté-Gaucher, le général **RICARD** contient cette cavalerie jusqu'au soir ; mais, à la Ferté même, le maréchal **MORTIER**, qui marchait en tête, s'est trouvé en présence de deux corps de l'armée de Silésie, descendus de Château-Thierry pour nous barrer la route et il ne parvient pas à forcer le passage.
Par suite de cet insuccès, nos malheureuses troupes sont obligées de se jeter à travers champs en pleine nuit, pour se diriger sur Provins, plus au sud, où enfin la route est libre devant elles jusqu'à Paris. Le 29 au soir, elles passent la Marne au pont de Charenton et bivouaquent autour de Vincennes, aux portes de la capitale.
En arrivant sous Paris, le 144e ne comptait plus qu'une poignée d'hommes. Pendant ces trois mois où le régiment avait lutté héroïquement pour la défense du sol de la patrie, la plupart de ses soldats étaient morts au champ d'honneur ou bien épuisés par les fatigues surhumaines des marches incessantes à travers des terrains détrempés ou par des chemins défoncés, étaient tombés sur place, ayant encore le courage de maudire leur faiblesse. Ceux qui restaient étaient dénués de tout, mourant de faim, sans souliers, les vêtements en lambeaux ; mais à Paris, on ne put rien leur donner que des munitions, et c'est pieds nus, sans avoir mangé, que le lendemain ces braves gens se battirent une dernière fois pour le salut de la France et l'honneur du drapeau.

XIV. – BATAILLE DE PARIS
30 mars 1814

Les alliés ont passé la Marne à Meaux et marchent sur Paris.
Le 20 mars, les corps de **MORTIER** et de **MARMONT**, renforcés par quelques milliers de recrues et de gardes nationaux, dont beaucoup n'ont d'autre arme que des piques, tentent d'arrêter l'ennemi, en occupant les hauteurs qui couvrent la capitale sur la rive droite de la Seine.
Le 6e corps, chargé de la défense du plateau de Romainville, au Nord-Est, a devant lui l'armée de Bohême tout entière, qui a débouché la première sur le champ de bataille entre l'Ourcq et la Marne. De 6 heures à 11 heures du matin, il la contient sur tout son front à l'aide de ses seules troupes de première ligne ; la division **RICARD**, tenue en réserve au Parc des Bruyères, ne prend pas une part directe à cette phase de la bataille. Mais à 11 heures, l'armée de Silésie commence à se montrer dans la plaine Saint-Denis, entre l'Ourcq et la Seine, marchant sur La Villette et les hauteurs de Montmartre, qu'occupe le corps **MORTIER** ; son apparition est le signal d'une reprise générale des attaques par l'armée de Bohême et bientôt **MARMONT** se voit enlever les différents points d'appui qu'il avait tenus jusque-là en avant du parc des Bruyères.
Le maréchal, alors, appelle à lui la brigade **CLAVEL** ; il la forme en colonne d'attaque, le 144e en tête, et s'élance avec elle contre le centre de la ligne ennemie. Vain effort, inutile sacrifice ! Les Russes étaient trop. En un instant, la mitraille met le désordre dans nos rangs, **MARMONT** a un cheval tué sous lui, le général **CLAVEL** est blessé et fait prisonnier ; abordés de front par les grenadiers russes, chargés en flanc par les chevaliers-gardes, accablés par le nombre, nos vaillants soldats luttent corps à corps pour essayer de se dégager. Tous auraient péri sans l'intervention du colonel **GHESSELER** qui, débouchant du parc des Bruyères avec 200 hommes, se jette sur les derrières des grenadiers russes, et, par ce coup d'audace, permet à la brigade **CLAVEL** de gagner le parc Saint-Fargeau où elle se reforme sous la protection de nos régiments de première ligne.
Ceux-ci opposent à l'ennemi la plus vive résistance ; cependant, devant les attaques furieuses d'un assaillant dont le nombre s'accroît sans cesse par l'arrivée de nouveaux renforts, ils sont obligés d'abandonner le parc des Bruyères. Le parc Saint-Fargeau est évacué à son tour, après un brillant combat où deux des officiers du 144e sont blessés, et, finalement, le 6e corps en entier vint converger autour de Belleville d'où l'on commande tout le plateau de Romainville et qui est comme la clef de la position.
A Belleville, on se défend avec l'énergie du désespoir, et il semble que jamais, malgré leur immense supériorité numérique, les alliés ne pourront avoir raison de la bravoure de nos soldats. Mais, tandis qu'on s'y bat furieusement jusque dans les rues du village, deux colonnes ennemies ont tourné la position par le Sud et par l'Ouest ; elles viennent se donner la main au boulevard extérieur de Paris sur nos derrières ; le 6e corps va se trouver complètement enveloppé.
Il est 3 h. 30. Le moment est venu de tenter un suprême effort : 300 hommes environ, et parmi eux tout ce qui reste du 144e, fondent, la baïonnette basse, sur les grenadiers russes, qui déjà pénétraient dans Paris même, les culbutent, les dispersent, ferment sur eux la barrière du Temple et rétablissent la défense au mur d'octroi.
Cette trouée d'une poignée d'hommes à travers les rangs serrés de toute une division ennemie fut le dernier acte, glorieux entre tous, du vaillant 144e de 1813 et 1814 : une suspension d'armes venait d'être signée, bientôt suivie d'une convention militaire, qui devait mettre fin à la bataille de Paris, amener l'abdication de l'empereur et terminer la guerre.

Le régiment, réduit à dix officiers et trente-neuf hommes, fut conduit à Versailles, et, de là, en Normandie, où, le 15 juillet 1814, il fut licencié pour aller concourir avec le dépôt à la formation du 50e, devenu lui-même, peu après le 56e de ligne.

A cette même date du 15 juillet 1814, les cadres restés en excédent lors de la fusion du 144e en un seul bataillon, après la campagne de 1813, furent versés au 23e de ligne.
Ces cadres, partis de Mayence, vers la fin de novembre 1813, sous la conduite du commandant **GILBERT**, pour rallier le dépôt du corps d'abord à Chalon-sur-Saône puis à Auxonne, étaient tombés en Bourgogne, au milieu des troupes que les alliés avaient laissées sur leurs derrières pour assurer leurs communications et bloquer nos places fortes. A diverses reprises ils avaient eu à combattre, et ils s'étaient distingués notamment le 12 janvier 1814 en défendant Châlons avec l'aide de quelques gardes nationaux ; le 15 du même mois à Saint-Jean-de-Losne où ils disputèrent vaillamment à l'ennemi le passage de la Saône, enfin à Auxonne, où avec notre dépôt, ils parvinrent à contenir les alliés dans leurs lignes d'investissement autour de la place jusqu'à la fin de la campagne.

OFFICIERS DU REGIMENT

Morts au champ d'honneur,

Blessés ou Cités à l'ordre de l'armée

pendant les campagnes de 1813 et 1814

BOUDIN DE ROVILLE, colonel. - biscaïen au bras et au côté gauche à Lützen (2 mai 1813).
VUATRIN, chef de bataillon. - Tué à Bautzen (21 mai 1813).
REISSEMBACH, chef de bataillon. - Coup de feu au pied droit à Hanaut (30 octobre 1813).
GILBERT, chef de bataillon. - Coup de feu à la cuisse gauche à Lützen (2 mai 1813). Cité pour sa bravoure à Lützen ; s'est signalé à Auxonne où il a enlevé onze hommes et trente chevaux à l'ennemi en faisant sauter le pont de Saint-Jean-de-Losne (14 janvier 1814).
CHAILLOT, chef de bataillon. - Blessure à la jambe gauche à Leipzig (19 octobre 1813.)
CHANTRE, capitaine adjudant-major. - Coup de feu à la cuisse gauche à Lützen (2 mai 1813). Contusion à Bautzen (21 mai 1813). Cité à l'ordre à la suite de la bataille de Lützen.
DUPRE, capitaine adjudant-major. - Coup de feu à la jambe gauche à Lützen (2 mai 1813).
CAVALLIER, chirurgien aide-major. - Coup de lance à l'épaule gauche, le 8 octobre 1813.
TARISSAN, capitaine. - Coup de feu au genou droit à Lützen (2 mai 1813). Trois coups de feu à Leipzig (19 octobre 1813) ; cité à l'ordre de l'armée pour sa conduite à Lützen : « *Enleva vigoureusement sa compagnie, tomba à la baïonnette sur une colonne russe marchant sur Kaya, la refoula en désordre et lui fit 200 prisonniers.* »
TOYTO, capitaine. - Balle restée dans la poitrine à Lützen (2 mai 1813). Trois coups de feu à Leipzig (19 octobre 1813).
LADAN, capitaine. - Tué à Lützen (2 mai 1813).
COURET, capitaine. - Tué à Lützen (2 mai 1813).
HEINTZ, capitaine. - Coup de feu au talon droit à Lützen (2 mai 1813).

VALAT, capitaine. - Coup de feu au pied gauche à Lützen (2 mai 1813).
AZEMAT, capitaine. - Coup de feu au bras gauche à Lützen (2 mai 1813).
MALLET, capitaine. - Coup de feu à la jambe droite à Lützen (2 mai 1813).
ANGUILLE, capitaine. - Contusion au téton gauche à Bunzlau (27 août 1813). Coup de sabre à la tête à Brienne (29 janvier 1814).
GENIN, capitaine. - Coup de lance à l'estomac à Lützen (2 mai 1813).
LOUBENS, capitaine. - Coup de feu à la tête à Lützen (2 mai 1813).
LACAZE, capitaine. - 7 blessures (sans renseignements).
BROUHONNET, capitaine. - Coup de feu à la région lombaire à Bautzen (21 mai 1813).
FRONGE, capitaine. - Coup de feu au côté gauche à Leipzig (19 octobre 1813).
LEMAIRE, capitaine. - Coup de feu à Yung-Bunzlau (27 août 1813).
DE LUSSY, capitaine. - Jambe gauche cassée à Lützen (2 mai 1813).
LESUEUR, capitaine. - Coup de feu à la cuisse droite à Leipzig (19 octobre 1813).
GRANGIEN, capitaine. - Coup de feu à la jambe droite à Paris (30 mars 1814).
ESTRAMPE, lieutenant. - Blessé à Lützen (2 mai 1813).
FOUQUES, lieutenant. - Coup de feu à Lützen (2 mai 1813).
PINET, sous-lieutenant. - Blessé au ventre à Lützen (2 mai 1813).
LARNAUD, sous-lieutenant. - Coup de feu à Leipzig (19 octobre 1813).
TIZACS, sous-lieutenant. - Coup de sabre et coup de feu à Fère-Champenoise (25 mars 1814).
JAUBERT, sous-lieutenant. - Coup de feu au genou droit à Lützen (2 mai 1813).
DABAN, sous-lieutenant. - Coup de feu à la jambe droite à Lützen (2 mai 1813). Coup de feu à la cuisse gauche à Bautzen (21 mai 1813). Ecrasement d'une partie à Dienville (La Rothière, le 1er février 1814).
MAILLARD, sous-lieutenant. - Coup de feu à Leipzig (19 octobre 1813).
D'ANNONS, sous-lieutenant. - Coup de feu à la jambe droite à Leipzig (19 octobre 1813).
LERA, sous-lieutenant. - Coup de feu à la jambe gauche le 4 décembre 1813.

ETATS DE SERVICES

DES COLONELS DU 144e D'INFANTERIE

Colonel BOUDIN DE ROVILLE (François-Louis) baron

A commandé le 144e d'infanterie du 25 janvier au 25 décembre 1813.

Né le 21 décembre 1772, à Avallon (Yonne).
Soldat au 14e régiment de chasseurs à cheval, 26 mars 1794 ; campagnes de 1794-1795-1796 aux armées des Pyrénées-Orientales et de la Vendée.
Sous lieutenant aide-de-camp du général **Gilot**, 31 juillet 1796.
Lieutenant, 31 janvier 1797.
Capitaine, 1er février 1799 ; adjoint à l'état-major du 4e corps de la Grande Armée, 22 octobre 1805 ; campagnes de 1805 à 1807 à la Grande Armée ; aide-de-camp du général **de Saint-Hilaire,** 24

novembre 1806 ; blessé à la bataille d'Eylau, 8 février 1807 ; chevalier de la Légion d'honneur, 14 mai 1807.
Chef de bataillon, 22 octobre 1808.
Major à l'état-major du 2e corps d'armée, 10 juin 1809 ; campagne d'Allemagne de 1808 ; blessé à la bataille de Wagram, 6 juillet 1809 ; officier de la Légion d'honneur, 30 juillet 1809 ; major du 2e de ligne, 14 août 1809.
Colonel du 144e d'infanterie, 25 janvier 1813.
Campagne de 1812-1814 à la Grande Armée ; blessé à la bataille de Lützen, 2 mai 1813 ; commandeur de la Légion d'honneur, 10 août 1813 ; a eu un cheval tué par un boulet à Leipzig, 18 octobre 1813.
Général de brigade au 6e corps de la Grande Armée, 25 décembre 1813 : blessé à la bataille de Montmirail, 11 février 1814 ; a eu un cheval tué par un boulet à Soissons, 5 mars 1814 et un autre à Paris, 30 mars 1814.
Chef d'état-major de la 1re division militaire, 7 avril 1814 ; commandant le département de l'Yonne, 24 mai 1814 ; chevalier de Saint-Louis, 16 janvier 1815 ; suspendu de ses fonctions, 21 mars 1815.
Chargé de l'organisation des gardes nationales dans la 14e division militaire, 31 mai 1815 ; commandant le département de l'Yonne, 15 novembre 1815, créé baron par ordonnance royale du 12 février 1817.
Commandant la 4e subdivision de la 18e division militaire, 21 avril 1820 ; commandeur de Saint-Louis, 1er mai 1821 ; grand officier de la Légion d'honneur, 23 mai 1825.
Disponible, 11 août 1830 ; retraité, 26 mars 1835.

Colonel RUELLE (Louis-Gabriel)

A commandé le 144e d'infanterie du 28 décembre 1813 au 15 juillet 1814.

Né le 19 octobre 1775 à Saint-Antoine (Isère).
Lieutenant au 2e bataillon de chasseurs de l'Isère, incorporé dans la 20e demi-brigade, 26 novembre 1792 ; campagnes de 1792 à 1799 aux armées des Alpes et d'Italie.
Capitaine, 30 juin 1795 ; capitaine adjoint aux adjudants généraux, 30 juillet 1795 ; réformé, 18 octobre 1799.
Aide-de-camp du général **Bonnaud**, 3 novembre 1803 ; aide-de-camp du général **Daumas**, 15 avril 1806 ; à l'état-major du général **Lamarque**, 1er mai 1809 ; campagne de 1809 en Italie et en Allemagne ; chevalier de la Légion d'honneur, 22 août 1809 ; aide-de-camp du général **de Narbonne**, 30 août 1809.
Chef de bataillon, 28 décembre 1810.
Adjudant commandant, 3 octobre 1812 ; campagnes de 1812 à 1814, à la Grande Armée ; a reçu plusieurs éclats d'obus à Leipzig, 18 octobre 1813 ; officier de la Légion d'honneur, 19 novembre 1813.
Chef d'état-major de la 5e division du 2e corps, 1er janvier 1813 ; commandant provisoire de la 1re brigade de la 2e division de réserve de Paris, 13 février 1813 ; à l'état-major du 6e corps, 30 novembre 1813.
Colonel du 144e d'infanterie, 28 décembre 1813.

Mis à la suite du 35e de ligne, 8 décembre 1814 ; chevalier de Saint-Louis, 27 décembre 1814 ; à la suite du 8e de ligne, 28 mars 1815 ; campagne de 1815 en Belgique ; mis en non activité, par suite du licenciement, 19 septembre 1815 ; admis à la retraite, 15 janvier 1823.

Colonel du 47e de ligne, 22 août 1830 ; commandeur de la Légion d'honneur, 11 juin 1831 ; maréchal de camp, 11 octobre 1832 ; commandant le département de Vaucluse, 24 octobre 1832 ; commandant le département de la Meurthe, 15 septembre 1833 ; commandant le département de l'Orne, 19 avril 1834 ; commandant le département de l'Eure, 10 janvier 1835.

Placé dans le cadre de réserve, 15 août 1839 ; retraité, 12 avril 1848 ; grand officier de la Légion d'honneur, 14 mars 1863.

Décédé à Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), 21 janvier 1865.

Ancestramil